Document généré le 16 avr. 2024 14:47

Vie des arts

Vie des arts

Interview avec Stelio Sole

Normand Biron

Volume 31, numéro 124, septembre–automne 1986

URI : https://id.erudit.org/iderudit/53993ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Biron, N. (1986). Interview avec Stelio Sole. *Vie des arts*, *31*(124), 74–74.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

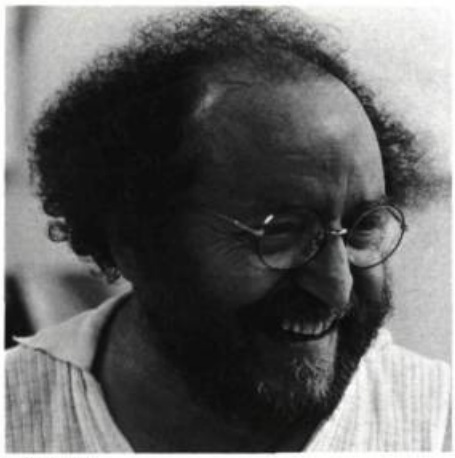
érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

INTERVIEW AVEC STELIO SOLE



1. Stelio Sole

> (...) la lumière est la substance du visible et le regard, la substance des mots et des images...
> (Bernard Noël, *La Planète affolée.)*
>
> De loin en loin, à la lumière de mes lampes, naît un objet dans le silence. Rien ne peut couvrir la voix de l'ombre et celle de la grande horloge paysanne là-bas, qui bat mon temps.
> *(P. Beaussant, Le Biographe.)*

La sincérité dans la diversité, a-t-elle pour nom *beauté*? Du moins, on pourrait le croire, lorsque l'on approche l'œuvre de Stelio Sole qui, non seulement n'a jamais craint de laisser envahir son œil par les leçons du passé, mais qui interroge l'avenir avec la constance des vrais créateurs. De sa naissance, à Caracas, à sa rencontre, à New-York, avec Jackson Pollock, voire le partage qu'il fit de son atelier avec Rothko, de ses études à Milan avec Marino Marini à son atelier de Trois-Rivières, Stelio Sole a toujours suivi les chemins aventureux d'une patiente intégrité. S'il a dépouillé son tableau, ce fut pour épurer le geste jusqu'à en retrouver l'essence; s'il a récemment multiplié la présence des signes sur sa toile, ce fut pour nous convier à partager l'euphorie d'une grande fête d'une calligraphie quasi archéologique. Mais quel imaginaire a préparé ce festin d'or, de rouge, d'ocre, tracé dans les fastes labours de l'harmonie...

Normand Biron – Comment êtes-vous venu à la peinture?
Stelio Sole – De manière naturelle. Je dessine depuis l'enfance, un peu comme l'homme dit primitif traçait les signes de son destin sur le sable de la terre.

En Italie, je vivais dans un environnement artistique. Ma connaissance de l'histoire, de la peinture, les études que j'ai faites, tout ce qui a permis mes premiers élans culturels, se sont nourris du limon des terres italiennes. Bien que l'architecture m'ait toujours intéressé, je me suis rendu à Venise, en 1951, suivre des cours de dessin et, de 1952 à 1955, j'ai étudié la sculpture et le dessin analytique à l'Académie Brera de Milan avec Marino Marini. Et, en 1955, je me suis embarqué pour l'Amérique du Nord.

Individualiste et curieux, j'ai voulu découvrir ce qu'était la peinture américaine. J'ai quitté complètement l'Italie; je suis venu directement au Canada. De Montréal, je me suis rendu directement à New-York. J'avais 25 ans.

N.B. – Comment expliquez-vous un tel choix?
S.S. – La découverte d'une nouvelle expression – l'Amérique – m'attirait comme nouvelle culture. Déjà, je connaissais Rothko, Pollock, Koenig,...Le moment de la révolution de l'informel...Je voulais sortir complètement de l'académisme italien, de cette espèce de structure néo-réaliste. J'ai toujours contesté ce nouveau classicisme, bien qu'il m'ait apporté de nombreuses connaissances par le biais de la civilisation, de l'histoire et, surtout, de l'étude du dessin. Et c'est à ce moment que j'ai pu me confronter aux anciens et aux modernes.

N.B. – Et le Canada?
S.S. – A mon arrivée, j'ai découvert Dumouchel, Pellan,...Et je me suis très vite familiarisé avec la peinture automatiste d'un Riopelle, d'un Borduas, d'un Leduc,...qui était une peinture de révolutionnaires et que j'ai beaucoup respectée et aimée.

N.B. – Comment s'est opérée cette fusion entre vos origines italiennes et cette nouvelle réalité nord-américaine?
S.S. – Très lentement. J'ai intégré cette tension nouvelle sur le plan de l'espace pour tenter d'exprimer certains paradoxes que l'on ressent à partir d'un vécu.

De fréquents séjours à New-York, j'ai retenu l'informel où j'y ai rencontré Pollock avec qui j'ai eu de nombreuses discussions avant sa mort tragique, en 1956. J'ai trouvé que cette gestuelle, à travers l'Action painting, avait quelque chose de beaucoup plus intérieur que ce que j'avais découvert à l'Académie de Milan. New-York a confirmé tout ce que j'avais comme idées, comme impressions, lorsque je me suis éloigné d'Italie. New-York fut mon départ dans la peinture...

N.B. – La peinture, le geste...
S.S. – Très important. La matière a divisé mon rectangle qui devint un carré, qui devint un rectangle – un lyrisme que je nomme écriture calligraphique. La matière, la couleur ont toujours eu une grande primauté sur le plan de la composition et de la décomposition. L'espace, c'est la couleur: non point l'espace de la toile, mais l'espace...

N.B. – Le *gestuel new yorkais* et votre démarche...
S.S. – Pour moi, ce n'était point du gestuel, mais une écriture, une calligraphie. Au delà de cette libération du geste, le plus essentiel de ma recherche est l'importance que j'ai accordée, entre autres, à la peinture de Rothko – la division du rectangle, du carré...Il y a 35 ans que je chemine en compagnie de ces formes. Bien que New-York soit venu confirmer ce que je pressentais intérieurement, je n'ai jamais appartenu à une école. Sur le plan des mouvements, j'ai connu Rauschenberg, Warhol,...mais je ne me suis jamais attaché à un mouvement.

N.B. – Et le choix du Québec?
S.S. – Me détacher de New-York, de l'influence de la peinture américaine, afin de vraiment trouver mon identité. Par le biais d'une recherche individuelle, il fallait m'isoler complètement et faire le point. Et je l'ai fait.

Au delà des études, voire de la synthèse de l'Action painting, de l'attention à la structure de Rothko, à l'expressionnisme abstrait de Koenig, il y a mon écriture, l'écriture de Stelio Sole. A travers mes divers passages en France, en Italie, au Québec et à New-York, j'ai observé cette recherche d'une identité de la peinture par le biais de tous les mouvements que j'ai vu passer depuis mes études en histoire de l'art. Aujourd'hui, on parle de la nouvelle figuration baroque, la transavant-garde italienne; hier, l'on pouvait suivre des mouvements comme le Pop art, l'Op art, le Nouveau réalisme, l'Hyperréalisme, la peinture cinétique, plasticienne,...Il n'y a pour moi qu'une seule vérité: être fidèle à mon geste de poète, à moi-même, sans être à la remorque d'aucun mouvement.

N.B. – La beauté?
S.S. – Indéfinissable. C'est intérieur – on ne la voit pas, mais on la sent. Beau? Laid? On ne peut pas toujours comprendre. Sur le plan esthétique, il faut avoir le respect de la beauté, bien que l'on ne soit point toujours apte à la définir.

Peintre avant tout, je me sens universel et je ne voudrais jamais que l'on me colle une étiquette à partir des lieux où

2. Stelio Sole
Kal) igraf) ia, 1986.
Huile sur toile et feuille d'or 22 c.

j'ai vécu. Je suis d'abord un être humain, et ma peinture appartient à l'univers. Hors de tous mouvements, je n'ai toujours exprimé que ce que j'ai ressenti depuis ma naissance – peut-être la seule façon d'être libre. C'est peut-être ça, la beauté.

N.B. – L'artiste et la société?
S.S. – La société a évolué sur le plan technologique, mais peu sur le plan spirituel. La technologie est très importante aujourd'hui et va tellement loin, qu'on détruit ce qu'on fait. L'artiste du 20e siècle est un être qui essaie de réparer la technologie – on vit à côté de bombes atomiques, de centrales nucléaires et, de plus, on est surcontrôlé. Plus rien n'est défini en termes de sensibilité humaine.

N.B. – La mort?
S.S. – J'y pense tous les jours – une délivrance d'une beauté extraordinaire. Je souhaiterais mourir comme je le veux, mais non que l'on m'impose une forme de mort. Je me fous de mourir dans un accident de voiture, car c'est une mort naturelle. Mais lorsque l'on choisit de l'extérieur à votre place, cette mort, je ne peux la comprendre.

N.B. – La vie?
S.S. – Je m'interroge tous les jours sur cette réalité. Je fais de la peinture, je m'exprime, je vis, j'essaie de ne pas être trop troublé intérieurement. C'est un état très complexe et que j'ai accepté, sans me suicider[1].

1. Voir aussi l'article de Jean-Luc Épivent, dans *Vie des Arts*, XXVIII, III, *39-40*.
2. Stelio Sole exposera du 6 au 25 septembre, à la Galerie Waddington & Gorce, de Montréal.

Normand BIRON

Normand Biron est critique d'art et membre de l'Association Internationale des Critiques d'Art. Il enseigne dans plusieurs universités du Québec et collabore régulièrement à Cahiers *et au* Devoir.